

Brèves littéraires

Une promenade

Luis Gil

Volume 6, Number 3, Winter 1991

URI: id.erudit.org/iderudit/6278ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN 1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gil, L. (1991). Une promenade. *Brèves littéraires*, 6(3), 43–45.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

The logo for Érudit, featuring the word "érudit" in a bold, red, sans-serif font. The letter "é" has a distinctive red accent mark above it.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

UNE PROMENADE

Luis Gil

Les choses pouvaient évoluer très rapidement. Tout pouvait changer d'aspect d'un jour à l'autre, en une seconde même.

En allant se promener au village, il rencontra à mi-chemin quelques gamins qui jouaient au ballon en pleine rue. Pour eux, la vie est bien différente, pensait-il. L'après-midi était clair et les rayons du soleil l'embrassaient doucement; un parfum aux odeurs de campagne parvenait de plus en plus faiblement, comme les battements de cœur d'un moribond.

Presque toutes les maisons du village avaient des murs blancs où se détachaient parfois des slogans peints en lettres rouges.

Il aperçut le nouveau curé traverser la chaussée à la hâte. Il le trouva plus maigre et émacié que la fois précédente. Un frisson le secoua quand il se souvint comment était mort son prédécesseur. On le trouva près de la rivière et son corps était criblé de multiples blessures et de traces de torture. Malgré les conseils et les avertissements de plusieurs, le père Francisco s'entêtait à attaquer, dans ses sermons dominicaux, tous ces inconnus («les fils du mal», comme il les appelait) qui détruisaient la propriété d'autrui et fauchaient la vie d'enfants et d'adultes innocents. C'était la messe

de onze heures que l'on appréciait et fréquentait le plus au village.

Près de la place principale, le comptoir à sodas autrefois si fréquenté n'a plus que de très rares clients. Le magasin de meubles d'à côté offre tout à moitié prix, mais ces temps-ci, qui donc va acheter puisque tout le monde veut partir...

Tout à coup, le bruit d'un klaxon le tira de ses pensées; il dut faire un petit saut de côté pour éviter d'être écrasé : un camion rempli de soldats le frôla. Il les regarda avec rage, mais se demanda aussitôt ce qu'ils deviendraient dans quelques mois. Il leva les yeux et un hélicoptère volant à basse altitude attira son attention. C'était un bel appareil et il survolait quotidiennement la ville, à toute heure. Parfois il l'avait vu se poser; il en sortait de courts soldats couverts de sueur, les armes à la main, fin prêts pour l'action. Poursuivant sa promenade et passant près du commissariat, il observa quelques instants un petit groupe d'hommes qui installaient d'énormes affiches toutes noires avec des lettres blanches : «Défense d'arrêter, tir à vue».

Le bruit et le mouvement de la marche pressée de soldats traversant le coin de rue d'en face attira son regard. Il décida de s'approcher pour voir ce qui se passait; en arrivant sur le coin, il put les voir à nouveau. Les soldats avaient arrêté un groupe de personnes qu'ils obligeaient à se placer visage contre la muraille et mains en l'air; ils donnaient des ordres qui ressemblaient plus à des cris et des insultes quand un des détenus voulut se plaindre de ce traitement in-

juste; on le fit taire et reprendre sa position d'un coup de culasse à l'estomac.

Pendant ce temps, deux paysans, pieds nus, couverts de leur poncho et portant chacun un sac de toile sur le dos, s'approchaient lentement en remontant la rue. Parvenu tout près et trop tard pour que les soldats se rendissent compte du danger, ils sortirent leurs armes cachées dans les sacs de toile et une rafale de mitraillette couvrit les soldats; quelques-uns tombèrent tout de suite, d'autres ripostèrent comme ils le purent. Quand le calme revint, on put compter neuf morts : les deux soi-disant paysans, six soldats et l'une des personnes arrêtées un peu plus tôt. Il y avait de nombreux blessés et des ambulances arrivèrent, accompagnées de soldats et même de policiers.

Je sentis un liquide chaud couler dans mon dos, puis une douleur de plus en plus vive, à tel point que je ne pouvais plus me soutenir et dus m'allonger sur le sol. Une fillette m'observait tendrement depuis la fenêtre de la maison d'en face. Je remuai la queue dans sa direction et fermai les yeux.